

Le mérite d'Aron

CLAUDE ROY

Si les communistes avaient été les seuls à se tromper sur le communisme russe, le mal n'aurait peut-être pas été aussi grand. Raymond Aron montre dans ses *Mémoires*, avec un luxe de citations effarantes, que l'aveuglement et l'illusion sur la réalité soviétique et celle des « démocraties populaires » furent la chose du monde la mieux partagée pendant plus d'un quart de siècle. Aveuglement et illusion partagés par de bons esprits et d'« éminents spécialistes », par des économistes libéraux abusés par des statistiques truquées ou par des chrétiens dupés par un discours « humaniste ». Si à l'époque de *L'Opium des intellectuels* Raymond Aron n'avait eu à discuter qu'avec les staliniens français, sa tâche eût été relativement simple. Il lui fallait aussi discuter avec les catholiques progressistes et avec Alfred Sauvy, avec Maurice Lauré et le tout jeune Roger Stéphane (qui allait vite comprendre), avec des gaullistes et des radicaux, avec des jésuites et des phénoménologues, sans compter les sous-marins, les prêtres ouvriers et les rats laveurs. Cette foule comprenait des zélotes émerveillés par les progrès fabuleux de l'économie russe, des naïfs enthousiasmés par les hautes vertus morales du système soviétique, des conservateurs effrayés par la menace des « bonds en avant » de l'économie communiste, des patriotes inquiets devant « l'essor de l'U.R.S.S. et de ses satellites ». Le dénominateur commun de cette masse était de regarder les noires réalités de l'État rouge avec des lunettes roses. L'inestimable mérite d'Aron à l'époque fut de voir clairement les faits, de s'entêter courageusement à les montrer, et de répéter, ses jumelles de campagne

en main, que le roi, tel qu'il l'observait attentivement, était nu, et avait l'air très méchant.

La droite et l'U.R.S.S.

Ce n'est pas diminuer la lucidité et le caractère d'Aron que de constater que, dans la démythification du mythe soviétique, il n'était ni le premier ni le seul. Mais parmi les siens, c'est-à-dire parmi les libéraux démocrates politiques, les esprits de la nuance qu'on pourrait nommer « inclinant-vers-le-conservatisme-par-prudence-et-vers-le-centre-droit-par-scepticisme », Aron était le premier en mérite et le plus clairvoyant. On constate que, depuis la révolution d'Octobre, les « droites » ont plutôt tendance à prendre au pied de la lettre la description que la révolution russe donne d'elle-même, à redouter en elle davantage ce qu'elle prétend être que ce qu'elle est réellement, et à croire que ce qui s'est réalisé en U.R.S.S., c'est en effet le socialisme. C'est pourquoi la critique la plus pertinente et la plus pénétrante des contradictions de Marx, du léninisme, du stalinisme et du « socialisme réel » est souvent une « critique de gauche ». Cela commence avec les avertissements, prophéties et constatations de Bakouline et de Rosa Luxemburg. Cela continue avec les témoignages et les analyses de Boris Souvarine et d'Anton Ciliga, de Victor Serge et de George Orwell, d'André Breton et de Margaret Beber-Neumann, pour ne citer que quelques noms parmi l'incessant défilé de ceux qui vont déposer à la barre des témoins. (Et pendant que, les uns après les autres, ces témoins apportent les preuves irréfutables et

irréfutées de « la puissante odeur de décomposition » dont parlait Brecht, un autre défilé se poursuit, celui des nouveaux croyants qui adhèrent, ou marchent au pas joyeux des compagnons de route.)

Comparés aux « critiques de gauche », les critiques du centre ou de droite portent souvent peu : combats de moulins à vent contre des Croquemitaines, d'exorcistes bigots contre des démons peu crédibles. Rien de tel avec Raymond Aron. Il a lu Marx, et bien, capable, chemin faisant, de le retourner contre les « marxistes-léninistes ». Il a décelé les truquages des statistiques, déjoué les ruses de la Raison et les lubies de la déraison, dénudé les racines des idolâtries, Progrès, Histoire. Il a pris les intellectuels aux maux de leurs mots : *aliénation, nécessité, dialectique*, etc.

Mais en ce temps-là, le bruit courait déjà qu'il était plus amusant d'avoir tort avec Sartre que raison avec Aron. On pouvait former aussi un autre projet, celui d'essayer d'avoir raison tout court. Ce n'est évidemment pas si facile.

Notre saison communiste

Je ne dirai pas qu'on ne nous avait pas prévenus. Comme dit Mallarmé : « La chair est triste, hélas, et j'ai lu tous les livres. » Ma chair n'était pas triste. J'avais en effet lu tous les livres, tous ceux qui me démontraient que la « dictature du prolétariat » n'était qu'une dictature sur le prolétariat, que le système de « rééducation par le travail » avait couvert l'U.R.S.S. et ses satellites de bagnes (on ne les appelait pas encore de leur vrai nom, Goulags), que les procès étaient des mises en scène truquées, que les triomphes des Plans n'étaient que des galéjades, etc.

J'ai essayé, dans *Moi je, Nous et Somme toute*, de rendre compte de ce mélange de contes de fées (plutôt sorcières) et de comptes de méfaits (intellectuels et moraux) que fut notre saison communiste. Je n'y reviendrai que télégraphiquement.

Nous n'étions pas russes, ni bulgares. *Ils* héritaient d'une tradition autocratique, *nous* héritions d'une histoire de lumières et de démocratie. *Nous* éviterions les pièges, corrigerions les erreurs. *Nous* serions plus malins, etc.

Raymond Aron avait évidemment raison

sur beaucoup de points, disions-nous gravement, mais il avait raison pour de mauvaises raisons. Il avait dans *L'Opium des intellectuels* une façon vraiment trop « réactionnaire » et résignée de s'incliner devant nos sociétés « soumises aux antiques fatalités du travail et du Pouvoir ». Avec une impatience (qui est toujours une faute), avec une désinvolture (dont j'ai regret), et avec une insolence (dont j'ai honte) j'écartais les objections des oiseaux de malheur. Je voulais trop ne prêter l'oreille qu'aux trompettes du futur pour n'être pas finalement le pire sourd, celui qui ne veut pas entendre les crécelles du présent.

Ce qui me sauva, me réveilla (pas assez vite, plus vite que d'autres), ce fut d'« aller y voir ». J'avais lu « tous les livres ». Ils m'avaient inquiété. Je rencontrai les hommes. Ils me convinquirent. De Moscou à Budapest, de Pékin à Prague, le même arbre partout produisait les mêmes fruits. Mes amis sous le joug m'ouvrirent définitivement les yeux sur les bonheurs de l'esclavage. M. et V. à Moscou, Milan Kundera et Antonin Liehm à Prague, Istvan Orkeny et dix autres amis à Budapest, Jan Kott, Kolakowski et tant d'autres à Varsovie, les amis de Pékin et ceux de Belgrade, intellectuels et « simples gens » (comme disait Staline) scellèrent dans le vif ce que j'avais entendu dire « par écrit ». En 1956, Varsovie prit la rue, Budapest prit les armes, et plus modestement je pris la porte. J'avais déjà depuis plusieurs années pris du champ. Il y a trente ans de cela, près de la moitié de ma vie. Je ne l'ai jamais regretté.

Raymond Aron n'avait pas tellement bougé, lui, pendant ce temps. Il nous attendait à la sortie. Ce qui était plaisant chez lui, c'est qu'il n'avait pas une façon trop arrogante de dire : « Je vous l'avais bien dit. »

Ce que je ré-apprenais avec lui, comme plus tard avec Soljenitsyne, c'est qu'il n'est pas nécessaire d'être d'accord sur tout avec quelqu'un pour lui savoir gré d'avoir dit très clair et très fort quelque chose d'essentiel. A partir du moment où on ne croit plus que la vérité est un bloc, un bloc à prendre ou à laisser, on peut et doit prendre son bien où on le trouve, et les grands morceaux de vérité là où ils sont, sans acheter chat en poche, ni tout endosser, totalement, totalitairement. Mais au fur et à mesure des années, je m'apercevais qu'en fait j'avais très peu de désaccords de fond avec Aron et que ce qui le plus souvent

m'échappait en lui était dû à des nuances de tempérament, ou aux restes d'intoxication par l'opium qui subsistaient en moi. Aron était et se voulait *raisonnable*. Il n'était pas sceptique mais s'efforçait à l'être. Il n'était pas froid, mais s'appliquait à le paraître. Il n'était pas respectueux de « l'ordre établi », mais si prudent avant de modifier quoi que ce soit qu'il semblait souvent résigné. Mais quoi : la modération est-elle la tiédeur ? La précaution est-elle lâcheté ? Sur le Viêt-nam, l'Algérie, Suez, la décolonisation, le libéral pensif était plus près des libertaires tout feu tout flamme, dont le caractère est aux antipodes du sien, que des modérés centristes, qui ont l'air de lui ressembler par les manières, le ton, l'éducation, et ce que Buñuel appelait « le charme discret de la bourgeoisie ». Aron n'était ni un artiste, ni un poète, ni un lyrique, ni un rebelle, ni un mystique. Trop bien élevé pour élever la voix, de trop bon ton pour trop hausser le ton, il évoquait irrésistiblement l'axiome de Valéry : « Point de transports : ils transportent mal. » Pendant qu'une grande danse de Saint-Guy idéologique s'emparait des maîtres à penser des années 60 et 70, depuis les machines désirantes de l'*Anti-Œdipe* jusqu'au « chic radical » alors à la mode, des calembredaines de la « coupure épistémologique » d'Althusser aux dérives paracaniennes, du « capitalisme libidinal » aux galiottes de Sollers et de *Tel Quel*, Raymond Aron, imperturbable comme Buster Keaton dans le rôle de l'arroseur méthodique, faisait tomber sur les agités de l'intelligentsia dans le vent une petite pluie froide, rafraîchissante en effet. Les arrosés, bien sûr, n'aiment pas leur arroseur.

Mai 1968

J'en étais venu à nourrir pour Raymond Aron des *sentiments*, ce qui n'est pas convenable envers un homme d'idées, et ce qui l'aurait étonné. Ce prof qu'on chahutait en mai 68, je m'aperçus que je l'aimais bien. Sentiment assez répandu quinze ans plus tard, quand il publie ses *Mémoires*, accueillis par un concert d'éloges affectueux, puis quand il disparaît, presque unanimement regretté.

Je retrouve dans la collection du *Nouvel Observateur* l'article que je publiai le 7 septembre 1968. Les rues de Paris sentaient en-

core le gaz lacrymogène. Aron venait de publier un petit livre sur un ton un peu plus furieux que son ordinaire. Qu'aurais-je à changer aujourd'hui à cet article, qui s'intitulait « *Le Père Duval de la Révolution* » ? Si je le reproduis ici, c'est parce que j'y exprimais à chaud ce que je ressens toujours après tant d'années. Qui ne m'ont pas refroidi, je le crains.

De tous nos pères, les pères de la révolution, Raymond Aron était celui qui avait choisi le rôle le plus ingrat, celui du père Duval dans *La Dame aux camélias*. Aragon, par exemple, avait le grand rôle romantique, lui. Il disait : « *Mais épouse-la, mon petit, aime-la follement, tu verras comme elle est belle, et douce, et grande, il n'y a que l'amour qui compte dans la vie, prends-la dans tes bras, mon petit, tu verras, l'accent russe, le charme slave, ah, quel vertige ! Elle a les fureurs de la passion un peu cosaques, mais ça n'en est que meilleur. Allons, fais un mariage d'amour, aie pour elle l'attachement inconditionnel du chèvrefeuille pour le tronc, et vive l'amour !* »

Sartre, lui, c'était plutôt la théorie du mariage de raison. Il expliquait que la fiancée était une peau de vache, qu'elle battait ses bonnes, était inculte, donnait le knout à ses enfants, que ses placards étaient remplis des corps en décomposition de ses anciens amants et qu'elle buvait tant de vodka qu'elle était abrutie dès six heures du matin. Mais, tout bien considéré, il conseillait néanmoins de l'épouser, en s'armant de pincettes et de patience, parce que cette virago puante était tout de même porteuse des valeurs de l'avenir, parce que cette vieille chienne de Kolyma était cependant l'incarnation un peu décatie de la jeune classe ouvrière, et qu'avec son air bête et méchant elle était, vaille que vaille, la statue de la déesse Raison qui s'est un peu sali les mains en les mettant hardiment à la pâte.

Raymond Aron, lui, s'opposait radicalement au mariage. Il disait que si on épousait la cavalière bottée, non seulement il serait obligé en tant que père de nous couper les vivres, de nous déshériter, ce qui est ennuyeux, mais que nous serions par-dessus le marché atrocement malheureux, ce qui est plus grave, et que nous nous réveillerions un matin avec une odeur de pourriture suffocante à la gorge, plus du tout enchantés par les doux mirages de l'opium des intellectuels, mais avec l'envie de vomir et de hurler, en découvrant que la bien-aimée n'avait pas les yeux d'Elsa, mais ceux du maréchal Dourakine, celui qui a obtenu l'ordre de l'Étoile rouge de première classe pour sa fulgurante campagne de Prague, une manœuvre qui a fait pâlir de jalousie Napoléon lui-même dans sa tombe — vous savez, les chars arrivent place Venceslas en ayant tourné toutes les défenses de l'ennemi, dont l'artillerie des cent vingt divisions de *Literarny Listy* a été réduite au silence par une stratégie géniale.

Évidemment, Raymond Aron se faisait recevoir vertement. Quand il expliquait que la Belle n'était pas belle du tout, il s'entendait dire que les papas qui essaient d'empêcher leurs enfants de s'aimer sont des vieux dégoûtants, que vouloir retenir ses rejetons de prendre un peu d'opium ou de marijuana (des intellectuels), c'est ne rien comprendre au bonheur. Après, quand ses jouvenceaux demandaient le divorce, il avait beau marmonner qu'il l'avait bien dit, que ça devait finir comme ça, les jouvenceaux lui gardaient tout de même un chien de leur chienne, parce qu'on en veut aussi à Cassandre d'avoir annoncé que ça tournerait mal ; et d'ailleurs, avoir eu raison, lorsque c'est en prédisant un malheur, c'est toujours un peu suspect, c'est avoir raison pour des mauvaises raisons.

En mai 1968 les rues et les amphithéâtres étaient remplis cependant d'enfants et de petits-enfants de Raymond Aron, tellement bien désintoxiqués de « l'opium des intellectuels » dans la fameuse clinique du bon docteur, qu'ils ne disaient plus « le Parti » mais (résumant un peu brutalement le point de vue de leur professeur de société industrielle), « les crapules staliniennes ». Ce qui est un peu vif, mais en réalité pas plus vif que le vocabulaire d'Aragon saluant « la Tchécoslovaquie envahie par les armées étrangères » et « la lutte courageuse contre l'envahisseur ».

Je pensais, pendant ce mois de mai, que notre père Raymond Aron devait tout de même être bien content d'avoir eu une si bonne influence sur ses enfants. Il leur avait expliqué que le système soviétique était oppressif. Ils apparaissaient libertaires et démocrates. Il leur avait enseigné « qu'une économie de style occidental doit absorber certains éléments socialistes ». Ils étaient bien de cet avis. Il leur avait concédé que « la civilisation industrielle est accompagnée par l'obsession des revenus monétaires » et qu'elle est, « d'une certaine façon, immorale », et ils refusaient, plus violemment que lui, il est vrai, cette obsession et cette immoralité.

Mais, au lieu d'un père accordant une bénédiction nuancée de réserves, nous vîmes apparaître soudain dans *Le Figaro* une sorte de père Fouettard offensé, grincheux, quinteux, mauvais comme la gale, qui ressemblait terriblement à un mandarin dont la natte a été pincée dans une porte, et qui jouait le bien méchant rôle d'un barbon de Molière injuriant les jeunes gens. Il faut croire que Raymond Aron est tout de même trop intelligent pour demeurer venimeux très longtemps. Il a dû avoir un peu honte, puisque en réimprimant ces articles en annexe de son dernier essai, il les publie, dit-il, « avec des corrections mineures, rectifications de faits, ou bien atténuations de la vivacité polémique ». Il a bien raison. Au reste, sa *Révolution introuvable* corrige singulièrement les jugements de ses articles.

Jean Daniel me disait : « J'ai toujours préféré avoir tort avec Sartre plutôt que raison avec Aron, mais en plus, cette fois-ci, Aron a tort. » Pourtant, à mon avis, ce n'est pas exactement ça. Raymond Aron a beaucoup moins tort que ne tend à le faire

croire la légende qui le présente comme une sorte de vieux monsieur bougon, furieux d'avoir été chahuté dans un carnaval d'amphi. Son livre est composé (si on peut dire, parce que c'est essentiellement une conversation capricieuse et sans grand ordre) avec trois thèmes, dont les deux premiers au moins me semblent parfaitement raisonnables et argumentés.

A peu près un tiers du livre est consacré, en effet, à expliquer pourquoi les étudiants et l'avant-garde « révolutionnaire » de mai 68 avaient d'excellentes et profondes raisons de se fâcher. Le second tiers déplore que ceux qui attaquaient la société industrielle capitaliste n'aient pas eu une idée aussi claire et précise de ce qu'on pourrait mettre à sa place si on la détruisait. Ces deux idées me paraissent difficilement contestables. Le troisième thème du livre n'est pas d'ordre intellectuel et rationnel, il est d'ordre affectif.

Raymond Aron ressent devant l'histoire et les sociétés actuelles un insondable découragement. Il pense qu'il n'y a rien à faire, ou si peu que rien, pour changer quoi que ce soit. Il a le désespoir tranquille du conservateur par la force des choses. Il écrit par exemple très paisiblement que « se donner pour objectif prioritaire la réduction des handicaps sociaux constitue une opinion parfaitement légitime, mais non une vérité scientifique » (p. 80).

C'est vrai. Mais Raymond Aron semble oublier ici que les plus grands progrès humains dans l'histoire n'ont pas tous été réalisés par des scientifiques et des techniciens, et que les préceptes de Bouddha, des Évangiles, de la Déclaration des Droits de l'Homme constituent en effet plutôt des opinions « parfaitement légitimes » et bienfaitantes, que des « vérités scientifiques ». Ou bien Raymond Aron écrit calmement : « Que les fruits du progrès soient injustement répartis, d'accord, si on définit injustement par inégalement » (p. 116). On sent ici que les sentimentaux que l'inégalité gêne agacent le scientifique Aron. Il constate mélancoliquement que ça a toujours été comme ça, et que ça sera toujours comme ça. Pourtant, sans crainte de se contredire, Aron accepte aussi de constater que, quelquefois, ça change. Mais il ajoute aussitôt que ces changements sont sans importance. Il écrit, par exemple, froidement : « Probablement, le peuple cubain est-il en majorité plus heureux sous Fidel que sous le régime antérieur. » Et il ajoute dans le même souffle : « Je ne crois pas que la révolution cubaine marque un grand événement de l'histoire universelle » (p. 135).

L'attitude affective de base de notre maître est de dire d'une part qu'il n'y a aucun moyen de rien changer d'essentiel à la vie de nos sociétés (« Il faut que ce système de production continue à fonctionner », p. 89. Pourquoi : il faut ?) et que, lorsque ça change, ce n'est d'ailleurs pas « un grand événement ». Mais on ne peut pas discuter des attitudes affectives de base : la fatalité, c'est le caractère. J'accepte que mes amis soient mélancoliques ou optimistes de tempérament, homosexuels ou hétérosexuels, émotifs non actifs ou flegmatiques se-

condaires. Raymond Aron n'étant ni un exploiteur ni un méchant, pourquoi lui ferais-je grief d'être un libéral conservateur découragé d'avance ? Cela me semble aussi irrémédiable que le diagnostic que Stephen Spender portait l'autre jour sur moi-même, en me regardant pensivement de ses yeux bleu pâle : « *I'm afraid, Claude Roy, you are still tainted with hope... J'ai bien peur, Claude Roy, que vous ne soyez encore entaché d'espérance...* » Je sais d'expérience qu'il est aussi fatigant d'espérer toujours, tel l'imbécile heureux que je ne renonce pas à être, que de désespérer toujours, comme l'intelligent scientifique que Raymond Aron ne se lasse pas de persister à être.

Mais toute la partie de *La Révolution introuvable* qui n'est pas l'expression d'une humeur existentielle est, comme toujours avec Aron, de premier ordre. La description du malheur d'exister dans la société de production à tout prix, les universités qu'elle fabrique et les gouvernements qu'elle sécrète, est d'une justesse cruelle et précise. Raymond Aron constate que les étudiants français vivent dans la souffrance de la solitude (p. 31) et en même temps entassés comme des rats, sujets à une « *névrose de surpopulation* » (p. 54), soumis à des programmes « *d'une uniformité grotesque* » (p. 54), assujettis à des maîtres qui souvent « *donnent un enseignement sans utilité pour leurs étudiants* » (p. 56). Il analyse avec perspicacité des « *frustrations, les ressentiments, les griefs* » des Français (p. 44), et les trouve justifiés par la « *supériorité aristocratique* » de leurs dirigeants, « *par un autoritarisme qui ne se veut pas fondé sur le savoir ou la compétence mais sur un droit inconditionnel* » (p. 94), qui traite ses sujets « *en inférieurs* » (p. 96), amène les élites à « *se considérer toujours comme en état d'exil intérieur* » (p. 107), accule les ouvriers à se battre très justement pour « *la dignité* » (p. 128). « *Il ne faut pas traiter avec mépris les Français et avec d'autant plus de mépris qu'on prétend aimer davantage la France* » (p. 130).

Somme toute, Raymond Aron estime qu'en mai 1968 les Français avaient les meilleures raisons du monde de se sentir rager et enrager. Ce qu'il reproche aux « *enragés* », c'est d'avoir cédé à la rage en sachant très bien ce qu'ils vomissaient (une société inhumaine, les bureaucraties autoritaires capitalistes ou dites « *socialistes* », le pouvoir du mépris qui engendre le mépris du pouvoir, etc.), mais sans savoir très bien ce qu'ils allaient faire après avoir vomi. Ce qui les a amenés d'un seul coup à revenir au point de départ, et à faire en masse confiance à « *l'homme qui n'écoute personne pour obliger, par décret d'en haut, tous les Français (sauf lui et les parlementaires) à un dialogue permanent à l'intérieur de toutes les organisations. Participation obligatoire des Français à tout, sauf aux commandements du prince* » (p. 150).

Ce qu'on attend, évidemment, après ce double discours, après la critique méthodique de la société actuelle, et la déploration de la faiblesse de « *la gauche* » qui n'avait rien de très solide à proposer à la place, c'est que l'ingénieur social Aron expli-

que ensuite, en prenant les plans de la machine à broyer les vivants, les boulons qu'il faudrait desserrer, les pièces qu'il faudrait changer, ou bien la machine tout à fait différente qu'il faudrait construire pour que vivre soit tout de même, enfin, plus vivable. Or l'ingénieur conclut : « *Nos sociétés restent, si l'on veut, injustifiables. Mais toutes les sociétés connues, à quelque type qu'elles appartiennent [...] se stabilisent dans une stratification et dans une hiérarchie qu'aucune jusqu'à présent n'est parvenue à supprimer* » (p. 117).

Cela dit, il n'y aurait donc plus qu'à se croiser les bras, se retirer dans la paix d'un ermitage, l'oubli du monde, le pur *satori zen* ou la préparation à la bonne mort chrétienne. Mais comme notre bon maître Aron est, Dieu merci, plus « *humain* » qu'il ne voudrait l'être, et moins « *ingénieur* » désabusé qu'il ne cherche à le rester, après avoir fort justement recalé à l'examen la société capitaliste, la société dite « *socialiste* », les révolutionnaires confus de mai, tout le monde en définitive, il fait remarquer quelque part dans son livre que, malgré son horreur des révolutions, à peu près rien ne s'accomplit comme progrès que par les révolutions.

Il a même, là-dessus, un garant inattendu. Un jour, Raymond Aron avait dit devant le général de Gaulle : « *La France fait de temps à autre une révolution, jamais de réformes.* » Le général rectifia : « *La France ne fait jamais de réformes que dans la foulée d'une révolution.* » Ce qu'Aron approuve, en définitive, en concluant avec une louable inconséquence : « *Du mal [c'est, pour Raymond Aron, la révolution] le bien peut sortir [...] Il peut sortir des réformes utiles, nécessaires, de la crise actuelle* » (p. 30).

J'ajouterai même, avec l'indestructible maladie d'espérance dont je n'arrive pas à guérir, que, depuis que je suis passager de cette planète, il me semble que jamais d'un mal aussi radical les chances qu'a le bien de resurgir n'ont été aussi grandes. Ce qui est le pire, ce n'est pas la difficulté de vivre, c'est l'illusion de la surmonter.

Dans l'Europe où Prague humiliée et piétinée crie que le socialisme est totalement à réinventer, où Raymond Aron murmure à Paris qu'après tout notre société est « *injustifiable* », tandis qu'en Espagne, en U.R.S.S., en Grèce et au Portugal les peuples le pensent, dans un monde où les Grands se passent par-dessus la table Hanoi et Prague comme on se passe le sel et le poivre, l'horizon ressemble à celui sur lequel tombait le rideau de la tragédie d'Electre :

« *Comment cela s'appelle-t-il, quand le jour se lève, et que tout est gâché, que tout est saccagé, et qu'on a tout perdu, que la ville brûle, que les innocents s'entretuent ? — Cela porte un beau nom, femme Narcès. Cela s'appelle l'aurore.* » Ce que Raymond Aron dit un peu plus sèchement : « *Du mal, le bien peut sortir après tout.* »

Il n'est pas nécessaire d'être d'accord sur tout

A la fin de ses *Mémoires*, Raymond Aron peut écrire avec calme et vérité : « Je n'ai jamais justifié l'injustifiable pour raison dialectique. Je n'ai jamais justifié Pinochet. Je n'ai jamais justifié Staline et Hitler. »

Il échappe pourtant à cet esprit juste (entre juste milieu et juste justice) des réflexes qui m'étonnent. Le « Il faut bien » m'attriste autant que le « Il n'y a qu'à » me hérisse. Quand il relate ses plutôt tristes déboires avec Robert Hersant, un soupir résigné s'exhale de Raymond Aron : « A moins que les journalistes possèdent eux-mêmes le capital, il faut

bien un propriétaire. » Pourquoi le faudrait-il ? Je ne crois pas que ce soit être encore sous l'influence de l'opium des intellectuels que de vouloir et d'espérer que ce « *Il faut bien que* » devienne : « Il n'est pas nécessaire que, journalistes ou travailleurs d'une autre spécialité, les hommes soient la propriété d'un propriétaire. » Mais quoi, Aron le savait bien, qui refusait précisément que l'autorité, au lieu d'être fondée « sur le savoir et la compétence », le soit « sur un droit onconditionnel », droit de propriété ou arbitraire d'un Parti, d'un État, d'un Parti-État.

CLAUDE ROY.

Humaniste européen et mandarin moderniste

JACQUES LAUTMAN

EN mai 1968, en pleine contestation de l'Université, Raymond Aron se définit dans la phrase liminaire de son éditorial : « Un vieux professeur qui a beaucoup aimé son métier ⁽¹⁾. » Pour beaucoup de lecteurs ce propos a dû paraître une coquetterie, au moment où Jean-Paul Sartre déclarait, dans *Le Nouvel Observateur* ⁽²⁾, Aron indigne d'enseigner, prétendant, sans le moindre débet de preuve, qu'il se contentait de répéter l'*Introduction à la philosophie de l'histoire*. Indignité qui provoqua une réponse collective ⁽³⁾ d'élèves et d'anciens élèves à l'initiative du regretté Kostas Papaioannou. Je m'honore, très modestement, d'avoir signé

cette réponse publique et je me souviens de la réaction, non concertée, de deux camarades philosophes, qui avaient, comme moi, dix ans plus tôt, suivi le cours sur Spinoza et le *Traité politique*, le cours d'agrégation consacré en 1958-1959 à la philosophie politique d'Auguste Comte. En substance elle était celle-ci : soit, factuellement, Sartre à tort et si nous, normaux qui en général fréquentions peu assidûment les cours de la Sorbonne, allions chez Aron, faisons nos mémoires de diplôme avec lui, c'est bien qu'il était plus intéressant que plusieurs autres. Cependant, dans les circonstances, on ne doit pas prendre parti pour Aron, car c'est se mettre du côté de la réaction, se renier dans nos efforts pour une réforme de l'Université. Je venais en effet, sous la conduite de l'historien Robert Mandrou, de commettre un libelle sur l'enseignement

(1) *Le Figaro*, 15 mai 1968.

(2) *Le Nouvel Observateur*, 19 juin 1968.

(3) *Le Nouvel Observateur*, 26 juin 1968.